

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

L'HOMME PEUPLÉ

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Grossir le ciel

Plateau

Glaise

Né d'aucune femme

Orphelines

Buveurs de vent

FRANCK BOUYSSÉ

L'HOMME PEUPLÉ

Roman



VOIR DE PRÈS

L'extrait des *Carnets du sous-sol* de Fiodor Dostoïevski, p. 210 à 212, a été traduit par André Markowicz.

© 2022, Éditions Albin Michel.

© 2022, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-528-9

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

« C'est que je cherche une image
et non un livre.
Tous ceux dont les écrits sont
emplis de sagesse
N'ont rien d'autre que leur cœur
aveugle et gourd. »

William Butler Yeats,
« Ego dominus tuus »
(trad. Jean Briat)

CALEB

Le gras du ciel libère d'épais flocons qui nappent peu à peu la nature endormie. Perchée sur le rebord de la fenêtre, une mésange bleue, que l'on dirait ornée d'un loup de carnaval, observe son reflet. À moins qu'elle ne regarde l'être aux plumes ternes de l'autre côté de la vitre, menant à sa bouche sans bec une étrange brindille au bout incandescent d'où sort une pâle fumée. Une paire de pattes le fait tenir debout, et une autre lui sert à saisir des choses que l'oiseau ne sait pas nommer ; et d'une de ces choses, la plus terrifiante de toutes, il a même vu jaillir un éclair dans un bruit de tonnerre et aussitôt dégringoler un pigeon

du haut d'un chêne. En revanche, la mésange n'a jamais vu de telles pattes soulever l'homme de terre pour l'em-mener ailleurs.

Caleb observe la mésange qu'ébou-riffe la brise. Il envie l'oiseau, capable de demeurer un long moment immobile dans le froid, capable de le ramener à sa place en ce monde, quand lui vient le désir de s'en écarter, plus sûrement qu'un de ces gourous du prêt-à-penser dont il entend parfois la sainte parole à la radio. En cet instant, la place de Caleb est dans cette maison, avec le feu qui crépite dans le fourneau de la cuisinière à bois, avec la chaleur sur son dos et sa nuque et ses épaules. Sa vie d'homme se résume à ceci : allumer un feu à l'aube, l'entretenir et le laisser s'éteindre dans la nuit pour mieux le rallumer le matin suivant.

Le mauvais temps a refoulé Caleb dans la maison qu'il n'éclaire presque jamais. Il laisse la pénombre puis l'obscurité séduire et marier les formes, les laisse faire leur vie sans susciter de questionnements inutiles. Une maison qui, comparée à la plupart de celles du village, pourrait être qualifiée de cabane améliorée. Depuis les origines, c'est-à-dire une centaine d'années avant cette soirée d'hiver, la maison n'a subi aucune transformation ni même de rénovation notoire. Elle fonctionne comme une mémoire autonome, qui ne jette rien, entasse sans ordre apparent, se souvient et oublie, oublie et se souvient, parce que rien ne se perd tout à fait, que c'est là, quelque part dans un recoin, sous des piles d'autres choses, parfois à la surface. Une pièce principale en rez-de-chaussée, deux chambres atte-

nantes, un grenier au-dessus et une cave en dessous. Quelle que soit la saison, la maison opère toujours de la même manière sur Caleb. Il se met au ralenti, et il n'en a pas conscience, comme si, en plus de l'abriter du chaud ou du froid, elle contraignait la vie à un minimum de gestes à effectuer, alors que tout s'accélère dans sa tête pour laisser place à de vivaces souvenirs, à d'indigentes projections et à la disparition du présent. Dehors, il se passe exactement l'inverse, l'instinct domine les forces de l'esprit et électrifie son corps. Il s'attarde peu dans la chambre, il n'aime pas dormir dans un lit, considérant que la position couchée est trop proche de celle d'un mort. Il se repose la plupart du temps assis sur une chaise munie d'accoudoirs, son dos y est habitué. Le soir, il aime se tenir face à la fenêtre du pignon est, il

n'y a rien de plus beau à ses yeux que de s'endormir devant cet oracle.

Allongé près du foyer, le chien dort d'un sommeil agité, poursuivant en rêve quelque gibier trop lesté. Le paysage n'a guère changé depuis le jour de la naissance de Caleb, et cette mésange si curieuse ressemble à toutes celles qu'il a déjà vues, tout comme, pour l'oiseau, il doit être identique à n'importe quel humain.

La cigarette terminée, Caleb pince l'extrémité entre la pulpe du pouce et celle de l'index puis se retourne et va jeter le mégot dans le fourneau. Le chien ouvre les yeux et balaie la pierre grise avec sa queue et se rendort. Caleb verse ensuite de l'eau dans une casserole qu'il pose sur la fonte brûlante. Il ramasse les miettes de pain éparpillées sur la table, revient à la fenêtre et l'ouvre.

La mésange s'envole et se perche sur une branche du cerisier. Caleb jette les miettes et referme la fenêtre en repoussant d'un coup sec la crémone. Des moineaux se précipitent pour becqueter et aussitôt plusieurs mésanges les attaquent et les chassent. Caleb fume une autre cigarette en contrôlant l'état de l'eau dans la casserole puis attrape un bol dans le placard, verse l'eau chaude dedans, débouche la bouteille d'eau-de-vie de prune et bascule deux fois de suite le goulot au-dessus du bol, comme s'il dosait une potion. Il boit le grog face à la fenêtre, à petites lampées, et, en descendant le long de sa gorge, le liquide fait le bruit du courant dans un ruisseau.

La neige a désormais recouvert les branches du cerisier, ainsi que le bois pelé et fendu et empilé devant la maison,

mais elle fond encore au contact du sol détrempe. Pas le moindre souffle d'air. Les mésanges ont terminé leur repas, revenues se percher sur le cerisier, attentives, dans l'éventualité d'une nouvelle distribution. De temps à autre, elles volettent de l'une à l'autre et se chamaillent, semblables à de minuscules harpies en robe de cérémonie.

Caleb se souvient du temps où sa mère lui préparait le grog dans un mazagran. Elle se servait ensuite un bol de chicorée mélangée à du lait. Ils buvaient ensemble, dans ce grand silence paysan qui finit par avoir raison de presque toutes les présences. Les lèvres fines et blêmes de sa mère effleuraient la faïence en soufflant doucement, ces mêmes lèvres qui filaient si peu de mots.

Elle n'est plus là aujourd'hui. Son

ombre voyage pourtant sur les murs peints à la chaux, veillée par des araignées pendues aux aisselles des poutres. « Les esprits voyagent après la mort, plus libres que les corps », avait-elle dit un jour à son fils. Il se demande encore où elle avait pêché ça.

Son père, il ne l'a pas connu. Sa mère n'en parlait jamais, ne voulait jamais en parler. Les grands-parents ne semblent pas avoir existé non plus. Caleb n'en a aucun souvenir. Des visages apparaissent parfois et il ne saurait dire s'il s'agit de réminiscences fiables, jusque-là enfouies, ou bien d'une construction purement imaginaire.

Lorsque Caleb sort de sa rêverie, le soir est tombé et la neige enfle au sol. Un bruit se fait entendre au loin. Il reconnaît le ronronnement d'un moteur qui approche et bientôt la lueur des

phares éclaire la brume et traverse timidement la combe. Quelqu'un vient d'arriver. Caleb attend un long moment. Il n'y a plus de bruit, plus de lumière. Sa mémoire éclatée commence tout juste à recomposer l'histoire.

Quelques années plus tôt, Sarah était en train de laver une à une les feuilles de salade et de les jeter dans un panier grillagé posé dans l'évier.

Une fois qu'elle en eut terminé, elle accoupla les anses, souleva le panier et sortit. Elle avança de quelques mètres dans la cour et se mit à balancer le panier d'avant en arrière, regard dirigé vers le portail ouvert. Des orbes liquides se matérialisaient dans la lumière de fin d'après-midi. À un moment, elle accéléra la cadence, comme un curé ferait avec un encensoir au-dessus du